

## **Le signe linguistique et les données de l'arabe et de l'hébreu.**

Georges Bohas

Séminaire DEA de l'IRPALL « l'arbitraire du signe linguistique » Toulouse, 25 mars

**Dans ce séminaire sont repris plusieurs travaux en cours (entre autre la communication intitulée IMA) ou publiés récemment, ou en cours de publication. Le style « parlé » propre à cet exercice a été conservé.**

Il va de soi que dans ce bref exposé, je ne disserte pas sur les diverses conceptions du signe.

Comme tout un chacun je sais que chez Peirce on trouve un système sémiotique très élaboré incluant trois variétés fondamentales de relation entre le signifié et le signifiant :

-icône impliquant une similitude entre les deux, laquelle peut être une image ou un diagramme.

-indice impliquant une contiguïté de fait entre signifiant et signifié, analogue à celle qui existe entre la fumée et le feu

-symbole : impliquant une contiguïté instituée, apprise, entre le signifiant et le signifié, ne dépendant pas de la présence ou de l'absence d'une quelconque similitude ou contiguïté entre les deux,

mais comme aucune théorie linguistique ne se fonde explicitement sur cette analyse, je passe directement à la conception saussurienne. Pour les spécialistes de la pensée saussurienne, je signale que je connais le coup : De toute façon, si vous discutez avec un professionnel du saussurisme, il vous convaincra vite que d'après les derniers écrits, contrairement à ce que l'on trouve dans le Cours, on ne peut pas dire que ou on peut dire que... Evidemment, ce ne sont pas ces interprétations qui comptent, c'est la conception saussurienne standard du signe linguistique, telle qu'elle s'est répandue dans les théories qui se sont développées depuis qui va nous intéresser ici. A la limite, si Saussure a dit exactement le contraire de ce que l'on trouve dans le Cours, cela n'a aucun intérêt autre qu'historique. Pour les développements de la linguistique contemporaine, c'est le Cours qui compte et la compréhension qu'en ont eu les linguistes.

### **1.La conception structuraliste**

Pour Saussure (1916 *in* 1995 : 99), le signe linguistique combine un concept et une image acoustique, plus techniquement, un signifiant et un signifié.

signe linguistique =

concept
---------

image acoustique
------------------

plus techniquement :

signifié
----------

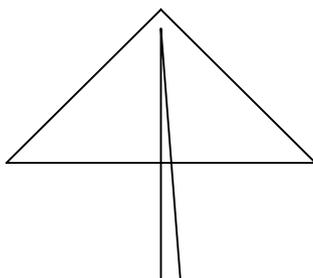
signifiant
------------

Exemple :

signifié = « arbre »
signifiant [arbr]

Le rapport entre ces deux composantes du signe linguistique a été précisé par Benveniste (1939, *in* 1966) : « Entre le signifiant et le signifié le lien n'est pas arbitraire, il est nécessaire. Le concept (signifié) « arbre » est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique (signifiant) [arbr]. »

Quelle est maintenant la nature du rapport entre le signe linguistique et la réalité ?



Ce rapport est arbitraire, comme le montre le fait qu'en français on a :

signifié = « arbre »
signifiant [arbr]

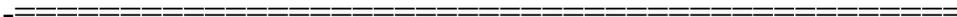
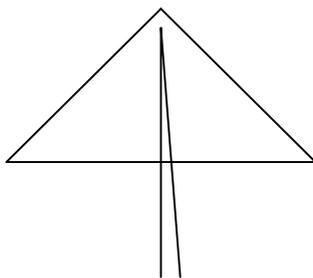
en anglais :

signifié = « arbre »
signifiant [tri]

pour une même réalité.

Pour schématiser :

M  
O  
N  
D  
E



zone de l' arbitraire

L  
A  
N  
G  
U  
E

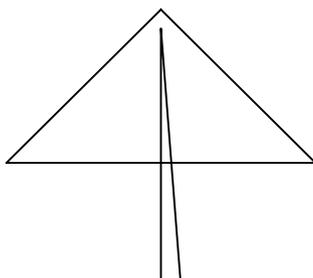
signifié = « arbre »	signifié = « arbre »
signifiant [arbr]	signifiant [tri]

GUE

« Ce qui est arbitraire c'est que tel signe et non tel autre soit appliqué à tel élément de la réalité et non à tel autre. » C'est cette relation entre les deux qui constitue la zone de l'arbitraire. En d'autres termes, il n'y a rien qui motive que le signe

signifié = « arbre »
signifiant [arbr]

soit appliqué en français à la réalité :



Comme le dit Martinet (1993) : « En termes simples, il [l'arbitraire du signe] implique que la forme du mot n'a aucun rapport naturel avec son sens : pour désigner un arbre, peu importe qu'on prononce arbre, *tree*, *Baum* ou *derevo*. » Bien que Saussure ait dit : « Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne », c'est cette conception, acceptée par tous, ou presque, que mes recherches sur l'organisation du lexique de l'arabe vont m'amener à mettre en cause.

## 2. Contestation

Les données auxquelles je vais avoir recours pour contester cette affirmation proviennent de l'arabe ( au début, du dictionnaire Kazimirski, ensuite du Hans Wehr : deux sources bien connues qu'il n'y a plus à présenter).

Soit le paradigme 1 :

- batara** : « Couper la queue à un animal »  
: « Couper, retrancher en coupant, enlever »
- batira** : « Avoir la queue coupée »
- battara** : « Perdre, anéantir, détruire »
- 'abtara** : « Couper la queue à un animal »  
: « Priver quelqu'un d'enfants, le laisser sans postérité »
- inbatara** : « Être coupé, retranché, enlevé »
- bâtirun** : « Qui coupe, tranchant (sabre) »
- battârun** : « Qui coupe, tranchant (sabre) »
- 'abtaru** : « Écourté, qui a la queue coupée »  
: « Mutilé »  
: « Qui n'a pas de postérité »

*batrun* : « Action de couper, amputation »

Dans la conception traditionnelle, on dit que ces mots ont la même racine car ils présentent des propriétés phonétiques communes : tous manifestent la présence d'un *b*, d'un *t* et d'un *r* (qui figurent en gras dans le paradigme), soit un triplet ordonné et des caractéristiques sémantiques communes : couper, en général, et plus précisément : la queue. En fait, on constate la présence de points communs au plan phonétique et au plan sémantique, et on conclut : ils ont la même racine.

Ce paradigme est une illustration du propos de Brockelmann (1910 : 13) :

*Presque tous les mots des langues sémitiques[...] se laissent ramener à des groupes de vocables dont la signification commune primordiale est attachée à trois consonnes[...] On désigne ordinairement cette base par le terme 'racine'.*

Tous les arabisants et sémitisants seront d'accord pour dire que les mots du paradigme 1 ont pour racine *btr*, ce que nous transcrivons en utilisant le signe  $\surd$ , et noterons donc :  $\surd btr$ . Cette racine se manifeste dans des schèmes différents : *fa'ala, fa'ila, fa'ala*<sup>1</sup>, etc. Les arabisants un peu informés ne manqueront pas de remarquer que cette organisation remonte aux débuts de la grammaire arabe, c'est même, en matière de morphologie et de lexique, l'invention fondamentale des arabes, que les autres traditions grammaticales du Moyen-Orient et bien des linguistes contemporains ont reprise ensuite et accommodée à leur propre sauce. La *signification commune primordiale* de  $\surd btr$  est assez facile à identifier, il s'agit de « couper », caractérisée par le lieu : « la queue ». Cette notion peut être développée par implication : relation cause/conséquence : « couper » a comme conséquence « anéantir ». Elle peut aussi être développée par métaphore : quand Dieu prive quelqu'un d'enfants, c'est comme s'il lui coupait le sexe. Comme on le voit, les sens des divers termes dérivés de la même racine triconsonantique peuvent être assez éloignés de la *signification commune primordiale*, mais par divers procédés rhétoriques ou logiques on arrive à la retrouver. Il faut remarquer que les adeptes de la racine triconsonantique ont toujours été très discrets sur la nature de ces relations sémantiques et se sont bien gardés d'explicitier les modalités de l'usage qu'ils en font. En fait, il leur suffit d'identifier les trois consonnes, même si des incongruités ou des incompatibilités sémantiques se manifestent, pour considérer que l'analyse est terminée.

En tout cas, on voit donc que dégager d'un paradigme tel que le paradigme 1 sa racine, c'est rendre compte de la parenté phono-sémantique que manifestent les mots qui le composent : ils ont en commun les trois consonnes (parenté phonétique) et un sens qui tourne autour de couper. C'est à ce niveau d'explication que s'arrêtent la majorité des chercheurs, il ne leur vient pas à l'idée de rendre compte des relations que manifestent les racines entre elles.

<sup>2</sup> En utilisant la notation des grammairiens arabes, qui s'est imposée dans le domaine, et dans laquelle *F* = première radicale, ' = deuxième radicale et *L* = troisième radicale.

Considérons en effet un autre paradigme :

<b>batta</b>	: couper, retrancher en coupant
<b>batara</b>	: couper la queue à un animal
	: couper, retrancher en coupant, enlever
<b>inbata`a</b>	: être séparé, isolé, retranché de son tout ou des autres parties
<b>bataka</b>	: couper, retrancher
	: séparer une partie de son tout
<b>batala</b>	: couper, retrancher
	: séparer une partie de son tout
<b>balata</b>	: couper, retrancher, séparer, diviser en coupant
<b>barata</b>	: couper
<b>sabata</b>	: couper, retrancher en coupant
	: raser (la tête)

### Paradigme 2

De même que nous avons été capable d'extraire du paradigme 1 une base commune  $\sqrt{btr}$ , nous sommes capable d'extraire ici une base commune : tous ces verbes comportent un *b* et un *t*, et ils manifestent une *signification commune primordiale* ( Pour garder les termes de Brockelmann) : « couper ». Insistons sur le fait que nous avons suivi exactement la même logique que celle qui amenait à dégager les racines dans le paradigme 1, et qui était admise par tous : constatation de propriétés communes au plan sémantique et phonétique et conclusion. Appelons cette base *bt* un étymon et symbolisons-le comme suit :  $\in bt$ .

Pour passer de l'étymon  $\in bt$  aux verbes du paradigme 2, nous voyons que ce dernier a été développé par redoublement de la dernière consonne comme dans *batta*, par ajout d'une consonne finale ex. : *batara*, médiane : *balata* ou initiale : *sabata*, sans porter préjudice à la *signification commune primordiale*. Ces divers processus ont fait l'objet de nombreuses publications et thèses auxquelles on pourra se reporter. L'étymon nous permet de rendre compte de ce que tous ces mots ont quelque chose en commun au plan phonétique : les phonèmes *bt* et au plan sémantique : le sens de « couper », observations dont un dictionnaire qui est organisé en racines triconsonantiques ne peut évidemment pas rendre compte.

Considérons maintenant le paradigme 3 :

<b>batta</b>	: couper, retrancher en coupant
<b>batara</b>	: couper la queue d'un animal, l'écourter
<b>batala</b>	: couper, retrancher
<b>barata</b>	: couper
<b>balata</b>	: couper, retrancher, séparer, diviser en coupant
<b>badaha</b>	: fendre, déchirer
<b>badaha</b>	: fendre (la langue d'un chameau)

<i>bazzun</i>	: épée
<i>bazala</i>	: fendre
<i>baḍa'a</i>	: fendre, couper, retrancher
<i>baṭṭa</i>	: ouvrir un ulcère
<i>baṭara</i>	: fendre, percer (un ulcère)
<i>tabba</i>	: couper, retrancher en coupant
<i>ḥaḍafa</i>	: retrancher
<i>ḍubâb</i>	: tranchant ou pointe de l'épée
<i>šabara</i>	: déchirer ou couper en long (une étoffe)
<i>'aḍiba</i>	: avoir une oreille fendue
<i>hadaba</i>	: couper, , abattre avec un instrument tranchant
<i>fa'asa</i>	: porter à quelqu'un des coups de hache
<i>fa'sun</i>	: hache
<i>fatta</i>	: fendre (les pierres)
<i>faraṯa</i>	: percer crever et vider
<i>farasa</i>	: déchirer (sa proie)
<i>faṣa</i>	: couper, fendre en deux
<i>faḍa</i>	: faire des coches, des entailles dans un morceau de bois
<i>fa'sa'a</i>	: déchirer, lacérer
<i>faṭara</i>	: fendre, pourfendre, couper en deux
<i>faṭama</i>	: couper en faisant une incision
<i>šafaḥa</i>	: frapper quelqu'un avec le plat du sabre ou d'un autre instrument
<i>šafraṭun</i>	: couteau, coutelas, tranchet de cordonnier
<i>šafīḥatun</i>	: sabre à large lame
<i>sâfa</i>	: frapper avec un sabre
<i>sayfun</i>	: sabre

Tous ces mots ont sémantiquement quelque chose en commun : ils tournent tous autour de l'invariant conceptuel : « couper » mais il est évident qu'on ne peut ni les ramener à une racine ni à un étymon commun. C'est là qu'il nous faut passer à un autre niveau, c'est-à-dire, ne plus considérer les phonèmes mais les traits qui les composent. Revenez au paradigme 3 et considérez les phonèmes que j'ai écrits en gras, vous voyez que nous avons d'une part :

*b, f*

d'autre part

*t, d, ḍ, ṭ, s, z, š, ṣ, ḍ, ṭ,*

*b, f* forment une classe caractérisée par le trait [labial]

[labial] caractérise les sons produits avec une constriction des lèvres

*t, d, ḍ, ṭ, s, z, š, ṣ, ḍ, ṭ* forment une classe caractérisée par le trait [coronal]

[coronal] caractérise les sons produits avec une constriction formée par l'avant de la langue et située entre les incisives supérieures et le palais dur (dentales, alvéolaires, palato-alvéolaires, alvéopalatales)

On a donc réussi à mettre en évidence les propriétés phonétiques et sémantiques des termes du paradigme 3, ce que j'appelle la matrice

Phonétique : [labial] x [coronal]

invariant conceptuel : « porter un coup »

caractérisation : « avec un objet tranchant »

Les matrices, qui sont pour moi les primitifs dans l'organisation du lexique, permettent de regrouper des masses de termes sur la base de leurs propriétés communes, phonétiques et sémantiques ce que, évidemment, la racine ne peut pas faire.

Vous allez me demander : est-ce que tout le lexique de l'arabe s'organise de cette manière ? la réponse est oui. Je vais vous le montrer en exposant quelques cas et pour le reste vous pourrez vous reporter à mes travaux et à ceux de mes étudiants.

Étudions donc un autre exemple.

*matta* : étendre quelque chose en long (p. ex. une corde)

*matâ* : étendre en long (une corde)

*mata'a* : tendre, étendre en long une corde

*mata'a* : allonger, étendre en long

*matana* : tendre, étendre et allonger quelque chose

Paradigme 2b

Tout individu normalement constitué ne peut s'empêcher de remarquer que chaque verbe comporte la séquence *mt* et que tous ont le sens d'« étendre », avec quelques nuances.

Si l'on organise le lexique en posant que la racine triconsonantique est un primitif, ces constatations relèvent simplement du hasard et rien ne permet d'en rendre compte car tous ces verbes sont rattachés à des racines différentes :  $\sqrt{mty}$ ,  $\sqrt{mt'}$ ,  $\sqrt{mt'}$  et  $\sqrt{mtn}$ . C'est pour des cas semblables que j'ai proposé (1997 et 2000 et ci-dessus) la notion d'étymon, composé binaire de phonèmes, ici *mt* dont les termes du paradigme 2b sont des réalisations. Il est clair que pour extraire l'étymon, nous avons procédé exactement comme lors de l'extraction de la racine : constatation de propriétés phonétiques et sémantiques communes et constantes et conclusion.

Développons maintenant ce paradigme :

*matta* : étendre quelque chose en long (p. ex. une corde)

*matâ* : étendre en long (une corde)

*mata'a* : tendre, étendre en long une corde

*mata'a* : allonger, étendre en long

- matana* : tendre, étendre et allonger quelque chose  
*madda* : étendre comme un tapis  
*maṭṭa* : tendre et allonger une chose en la tirant avec force  
*maṭala* : allonger une corde  
*maṭâ* : allonger le chemin à quelqu'un  
  
*šanaʔa* : tirer, extraire quelque chose  
*masara* : tirer extraire une chose de l'endroit où elle se trouvait  
*masana* : tirer, extraire une chose d'une autre  
*masâ* : tirer, extraire en tirant quelque chose à soi  
*mašaqā* : tirer une chose pour l'étendre  
*maṣaha* : tirer, extraire une chose et la faire sortir d'une autre  
*nataha* : tirer, extraire, arracher (une dent, le poil, etc.)  
*natara* : tirer à soi avec force la corde de l'arc  
*nataša* [nt]x[nš]<sup>2</sup> : tirer, extraire quelque chose, arracher (une épine du pied, le poil)  
*natafa* : arracher, tirer (le poil, les plumes, la laine)  
*nâša* FVIII : tirer extraire  
*naḍḍa* FV : tirer quelque chose à soi

#### Paradigme 3b

Faisons la même analyse que précédemment :

on trouve dans ces mots soit *m* soit *n*, c'est à dire un élément de la classe des [nasal]

[±nasal] Les sons [+nasal] sont produits avec le palais mou en position abaissée ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale ; les sons [-nasal] sont produits avec le palais mou en position relevée, ce qui ne permet pas à l'air de passer par la cavité nasale. Halle (1991 : 208-209).

combinées à *t, d, ḍ, ṭ, s, z, š, ṣ, ḍ, ṭ* c'est à dire un élément de la classe des [coronal] déjà connue.

Ces mots ont tous quelque chose à voir avec la notion de « traction », il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

L'invariant phonétique est donc la combinaison [nasal] x [coronal]

et l'invariant notionnel : « traction » dont vous pouvez trouver une étude approfondie dans l'article de Sagner intitulé : La matrice {[nasal], [coronal]} « traction » en arabe, première esquisse, publié dans LLOAPL 4

C'est donc que pour exprimer les caractéristiques phonétiques communes de ces formes, il faut passer au plan des traits phonétiques, ce j'ai appelé (1997 et 2000) le niveau de la matrice. Désormais nous parlerons « d'invariant notionnel » ou de « notion générique » pour désigner la charge sémantique commune à tous les éléments issus d'une matrice. Il est bien clair que celui qui

<sup>2</sup> Indique une analyse de cet étymon en termes de croisement, voir Bohas (2000).

ne dispose que de la racine ne peut en aucun cas exprimer ces généralisations phonético-sémantiques pourtant flagrantes.

Au point où nous en sommes, il faut donc disposer d'un tableau des traits phonétiques pour travailler.



	m	b	f	t̥	d̥	t	d	s	z	ʃ	J	t̄	d̄	ʒ	ʒ̣	l	n	r	k	g	q	G	h̥	ġ	ḥ	ʻ	ʼ	h	
[±consonantal]	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	
[±sonorant]	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	-	-	-	-	+	+	+	+	(+)	(+)	
[±approximant]	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	+	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	
[±voiced]	(+)	+	-	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	+	-	(+)	(+)	(+)	-	+	-	+	-	+	-	+	-	-	
[±continuant]	+	-	+	+	+	-	-	+	+	+	+	-	-	+	+	+	+	+	-	-	-	-	+	+	+	+	-	+	
[labial]	+	+	+																										
[coronal]				+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+												
[dorsal]												+	+	+	+			(+)	+	+	+	+	+	+					
[pharyngeal]												+	+	+	+			(+)		+	+	+	+	+	+	+	+	+	
[±anterior]				+	+	+	+	+	+	-	-	+	+	+	+	+	+	+											
[±distributed]				+	+	-	-	-	-	+	+	-	-	+	-	-	-	-											
[±strident]	(-)	(-)	(+)	-	-	-	-	+	+	+	+	-	-	-	+	-	-	-	(-)	(-)	(-)	(-)	(+)	(+)	+	-	(-)	(-)	
[±lateral]				-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	+	-	-											
[±nasal]	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	(-)	(-)

Tableau 1<sup>3</sup>

Commençons par définir les traits que nous allons utiliser :

[±consonantique] Les sons consonantiques sont produits avec une constriction au niveau central de la cavité orale, les sons non consonantiques sont produits sans cette constriction Halle (1991 : 208).

[±sonant] Les sons [+sonant] sont produits avec une constriction qui n'influence pas la capacité des cordes vocales à vibrer instantanément. Les sons [-sonant] ont une constriction qui réduit le débit de l'air glottal et rend le voisement plus difficile. *Thus the natural state for sonorants is [+voiced] and for nonsonorants (termed obstruents) is [-voiced]*. Kenstowicz (1994 : 36).

[±approximant] Les sons [approximant] ont une constriction au niveau de la cavité orale suffisamment ouverte, de sorte que le flux d'air résultant est turbulent lorsque le son est non voisé et non turbulent lorsque le son est voisé.

<sup>3</sup> Ce tableau a été réalisé par Ch. Zeroual et exposé à mon séminaire en 1998. Les parenthèses indiquent que la spécification dépend de la définition adoptée pour le trait.

[±voix] Les sons dont la production s'accompagne de la vibration des cordes vocales sont dits voisés ou sonores ([+voix]), tandis que les autres sont dits par opposition non-voisés ou sourds ([-voix]). Dell (1973 : 56).

Traits de manière

[±continu] Les sons [+continu] sont produits sans interruption du flux d'air à travers la cavité orale, les sons [-continu] sont produits avec une interruption totale du flux d'air au niveau de la cavité orale. Halle (1991 : 208).

[±nasal] Les sons [+nasal] sont produits avec le palais mou en position abaissée ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale ; les sons [-nasal] sont produits avec le palais mou en position relevée, ce qui ne permet pas à l'air de passer par la cavité nasale. Halle (1991 : 208-209).

[±latéral] Un son [+latéral] est produit en faisant une constriction avec la partie centrale de la langue, mais en abaissant une ou les deux marges latérales de la langue, si bien que l'air s'échappe sur le (les) côté (s) de la bouche. Kenstowicz (1994 : 35).

[±] Un son [+strident] est produit avec un bruit plus intense qu'un son [-strident]

Traits de lieu d'articulation

[labial] caractérise les sons produits avec une constriction des lèvres

[coronal] caractérise les sons produits avec une constriction formée par l'avant de la langue et située entre les incisives supérieures et le palais dur (dentales, alvéolaires, palato-alvéolaires, alvéopalatales)

[±distribué] Les sons [+distribués] sont produits par la lame de la langue, les sons [-distribués] sont produits par la pointe de la langue.

[±antérieur] Les sons [antérieur] sont produits dans la partie antérieure des alvéoles alors que les sons [-antérieur] sont produits dans la partie postérieure des alvéoles.

[dorsal] caractérise les sons produits avec une constriction formée par le dos de la langue et située entre le voile du palais et la luette (consonnes vélaires et uvulaires ; voyelles d'arrière).

[pharyngal] désigne une constriction formée dans la cavité pharyngale, du larynx jusqu'à la luette. Clements (1993 : 105).

Equipés comme nous le sommes, nous pouvons maintenant passer à un exercice pratique : Trouver les traits commun, ie, identifier la matrice dans la liste suivante (Paradigme III) :

∈ {**b**,**ʃ**}

*ʃabara* : « Lier, attacher quelqu'un à quelque chose pour telle ou telle chose, retenir, empêcher »

*ʿaʃaba* : « Lier, serrer »

∈ {**b,d**}

- d**abba : « Etre attaché, s'attacher, être, pour ainsi dire, collé au sol »  
 'abada : « Attacher avec une corde les genoux pliés du chameau à quelque partie supérieure du corps »  
 'ibâḍun : « Corde (utilisée à cet effet) »

∈ {**b,t**}

- t**unubun : « Longue corde avec laquelle on attache la tente aux pieux fichés dans la terre »  
 rabaṭa : « Lier, serrer les liens, attacher à quelque chose »

∈ {**b,h**}

- h**abasa : « Retenir, contenir, arrêter ; envelopper et serrer une chose dans une autre »  
**h**abala : « Serrer avec une corde »  
**h**ablun : « Corde, câble, lien »

∈ {**b,h**}

- h**abala : « Lier, serrer avec des liens »  
 « Empêcher quelqu'un d'aller ou de se livrer à quelque chose »

∈ {**b,ʿ**}

- 'abala : « Lier, serrer, attacher »

∈ {**f,d**}

- d**afrun : « Corde avec laquelle on attache un chameau »  
**d**afana : « Serrer avec la main les mamelles d'une femelle quand on se met à la traire »

∈ {**f,t**}

- t**affa : « Lier les pieds d'une chamelle avec quelque chose »  
**t**afana : « Lier, serrer et retenir »

∈ {**f,z**}

- z**affa : « Lier serrer (les pieds d'un chameau) »

∈ {**f,ʿ**}

- 'affa : « S'abstenir »  
 'afasa : « Retenir, arrêter quelqu'un »  
 'afaka : « Empêcher quelqu'un de faire quelque chose »

Les étymons qui la composent comportent tous soit une labiale et une gutturale, soit une labiale et une emphatique. Une analyse qui se limite aux phonèmes ne peut pas en dire plus ; par contre, si l'on accepte d'entrer dans la problématique

développée ici, et de se servir des traits, on peut constater dans le tableau I que les emphatiques et les gutturales ont en commun le trait [pharyngal]. On peut alors poser la matrice suivante :

{[Labial], [pharyngal]}

[-sonant]

Organisation du champ notionnel autour de la notion de « resserrement »

spécifications : Description de l'invariant notionnel associé :

Invariant notionnel : « resserrement »

spécifications :

avec un instrument ><sup>1</sup> « lier » « corde »

cause/effet ><sup>2</sup> « attacher »

factitif+métaphore><sup>3</sup> « retenir, empêcher »

réflexivité ><sup>4</sup> « s'abstenir »

Des quatre spécifications, la première spécifie l'instrument : la corde, la deuxième est de type logico-sémantique : « cause à effet », tandis que la troisième et la quatrième ajoutent une relation de type grammatical : factitivité et réflexivité combinées avec une relation de type métaphorique. Spécification de l'instrument, implication, factitivité, réflexivité, relation métaphorique sont donc des spécifications qui peuvent préciser l'invariant notionnel « resserrement » et dont la combinaison constitue la signification du mot.

Si toutes les réalisations de cette matrice comportent un développement de l'invariant notionnel resserrement, pourrait-on mettre en évidence une relation mimophonique entre l'invariant notionnel « resserrement » et une propriété articulatoire des pharyngales ? On entend par mimophonique qu'il existe entre la matière phonétique de la matrice et son invariant notionnel une analogie. Comme le disait Guiraud (1967), les bases physiologiques de cette analogie sont de trois types : « acoustique, là où les sons reproduisent un bruit ; cinétique, là où l'articulation reproduit un mouvement ; visuelle, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée ; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques ». (p. 125)

Il semble qu'il suffise de regarder la figure suivante, empruntée à Ghazeli (1977 : 38) :

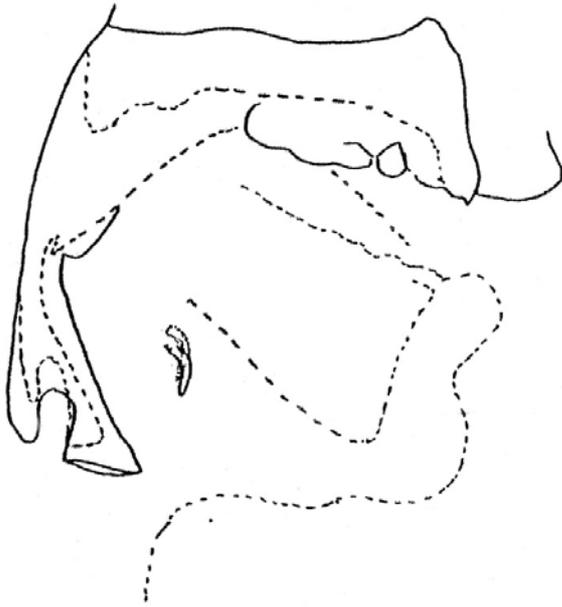


Fig. 3-1.

---- Shape of the lower pharynx during the articulation of the pharyngeal consonant [ʕ] in [ʕʕi:]  
 — Shape of the pharynx before the initiation of the [ʕ] movement

pour s'apercevoir que, pour l'articulation des pharyngales, le pharynx est resserré. Une relation entre l'invariant notionnel « resserrement » et le mode d'articulation devient alors évidente. Cette relation sera bien évidemment récusée par l'arbitrairiste chevronné pour lequel la langue n'est qu'une pure forme. Toutefois, il ne s'en tirera pas par une simple pirouette. La question est maintenant : si vous n'admettez pas l'existence de cette relation entre l'invariant notionnel et l'articulation des pharyngales, comment expliquez-vous la cohérence des données mise en évidence dans la liste qui précède ? En d'autres termes la balle n'est plus dans le camp de celui qui récusé le postulat de l'arbitraire du signe mais dans le camp de celui qui l'accepte.

Le non-ordonnancement des composantes de la matrice

Si l'on compare :

∈ {**b,ʕ**}

*ʕabara* : « Lier, attacher quelqu'un à quelque chose pour telle ou telle chose, retenir, empêcher »

*'aʕaba* : « Lier, serrer »

∈ {**b,d**}

*dabba* : « Etre attaché, s'attacher, être, pour ainsi dire, collé au sol »

*'abada* : « Attacher avec une corde les genoux pliés du chameau à quelque partie supérieure du corps »

*'ibâḍun* : « Corde (utilisée à cet effet) »

∈ {**b,t**}

**tunubun** : « Longue corde avec laquelle on attache la tente aux pieux fichés dans la terre »

**rabata** : « Lier, serrer les liens, attacher à quelque chose »

on observe que les deux éléments de la matrice apparaissent dans des ordres différents ; et l'on peut faire la même remarque pour les étymons du paradigme IV :

∈ {**b,t**}<sup>4</sup>

**batta** : « Couper, retrancher en coupant »

**tabba** : « Couper, retrancher en coupant »

∈ {**b,h**}

**bâha** : « Se calmer, s'apaiser, s'éteindre (se dit du feu, de la chaleur, de la colère) »

**habâ** : « S'éteindre, se calmer (feu, guerre, colère) »

∈ {**b,z**}

**baẓza** : « Travailler avec zèle et assiduité à quelque chose »

**wazaẓba** : « Faire quelque chose avec assiduité »

∈ {**b,ġ**}

**wabaġa** : « Médire de quelqu'un »

**ġâba** : « Médire de quelqu'un »

∈ {**b,k**}

**bakka** : « Se rassembler en foule »

**kubba(tun)** : « Troupe nombreuse d'hommes »

On peut donc conclure que les constituants de la matrice, et donc de l'étymon qui en est issu, ne sont pas linéairement ordonnés.

=====intermède : le non-ordonnement dans les parlers marocains

Quand j'expose ces faits et ses conclusions devant des arabisants, ils entrent le plus souvent en transes. D'abord ils sont vexés de s'être pas aperçus les premiers de ce phénomène [si je ne l'ai pas vu, ça ne devrait pas exister!], et ensuite, ils tiennent ce discours : les arabes « classiques » devaient être des gens bien bizarres pour avoir eu des constituants lexicaux initiaux non ordonnés. Je les calme ordinairement en leur montrant que le phénomène existe toujours au Maroc, ce qui n'a pas l'effet de perturber les locuteurs plus que ça. On trouvera une étude sur ce sujet dans la thèse en cours de Hadia Slaoui à qui j'emprunte ces quelques données :

∈/b,ʃ/ « cri pour appeler ou chasser »

a) **b+ʃ**

/bəʃbəʃ/ cri pour appeler un chat (Casablanca, Fès, Colin)

b) **ʃ+b**

/tʃəb/ ou /ʃʃəb/ cri pour chasser un chat (idem)

<sup>4</sup> Pour cette notation, v. la suite du paragraphe.

Nous avons ici un exemple de l'une des caractéristiques des étymons. Ils sont réversibles porteurs d'une même charge sémantique, ils peuvent aussi manifester une relation énantiosémique (çidd)..

€/bt/ « produire un bruit en frappant »

**a) b+t**

/b̥b̥t̥t̥/ onomat. coups de bâton qui s'abattent sur quelqu'un. (Col, Cas, Fès)

/b̥t̥/ frapper (idem)

/b̥t̥eš/ frapper brusquement et violemment (idem)

/b̥t̥b̥t̥/ barbotement des canards (idem) et aussi le v. frapper

**b) t+b**

/t̥b̥t̥b̥/ produire un bruit en frappant ; frapper à la porte ; frapper sur l'épaule. (idem)

L'étymon est ici réalisé soit par redoublement des phonèmes, soit par incrémentation de /š/.

€/b,q/ « bruit, production du son « bəq » »

**a) b+q**

/b̥əqb̥əq/ glousser, faire glou-glou (Col, Cas, Fès, Tayma)

/b̥ər̥b̥əq/ produire des sons qui n'ont pas de sens (Ouald Tayma)

/t̥b̥ər̥biq/ paroles qui n'ont pas de sens (Oulad Tayma)

**b) q+b**

/q̥əbq̥əb/ produire le claquement de bec de la cigogne (Col, Fès)

/q̥ər̥q̥aba/ sandale en bois qui fait « qrab » (bruit que fait le bois quand on marche) (Fès, Cas)

/q̥ər̥q̥aba/ castagnettes dont se servent les Gnaouas pour rythmer leur danse.

/t̥q̥ər̥q̥ib/ bruit (voir aussi l'expression /t̥q̥ər̥q̥ib nnab/ qui veut dire littéralement « faire du bruit », mais qui signifie « papoter, parler de tout et de rien ».

q̥ər̥bala/ faire du chahut.

L'étymon est ici incrémenté par le phonème /r/.

€/t̥h/

**a) t+h**

/t̥əht̥əh/ bruit doux (bouillonnement d'une marmite ou eau qui tombe) (Cas)

**b) h+t**

/h̥əth̥ət/ parler doucement, chuchoter (Oujda)

/h̥əth̥ət/ parler doucement, chuchoter (Cas)

Ces exemples sont empruntés à Bohas (2000). Une enquête rapide auprès de locuteurs marocains de Oujda et de Casa a permis de relever ces données. Pour ce qui nous concerne, Colin n'atteste pas ces réalisations et les locuteurs de Casablanca n'attestent que la première. Par contre, la réalisation avec le phonème /h̥/ est utilisée par ces locuteurs avec la même charge sémantique. Il semble aussi que /h̥əth̥ət/ n'est accepté que par les locuteurs de Oujda. Les phonèmes /h̥/ et /h̥/ partagent tous les traits phonétiques sauf le trait [+ dorsal] que la consonne /h̥/ ne prend pas.

€/t,r/ « répandre des flots (eau ou autre) »

**a) t+r**

/t̥ərt̥ər/ mouiller, arroser, tomber en cascade » (Colin, Fès)

/t̥ərt̥ara/ cascade (idem)

/t̥ər̥wa/ fortune, richesse (idem)

/triya/ lustre, chandelier. Par extension : toute chose ou personne qui brille et qui répand autour d'elle des flots de lumière

(au sens propre et figuré (beauté)) . (idem)

**b) r+t**

/rta/ ,/yər̥ti/ resplendir, dépenser largement ,sans compter (dépenser à flots) . Répandre des flots de lumière. Resplendir (femme parée de bijoux par exemple). Se déverser à flots (pluie). (idem)

Nous constatons que dans le parler de Casablanca, ces réalisations ne sont pas attestées. L'étymon se réalise ici par incrémentation des glides /w/ ou /y/.

€ /t f/ « **idée de petite quantité** »

**a) t+f**

/təftifa/ (Agadir et Casa) /tfitfa/ (Fès) futilité, broutilles, babioles  
 /təftəf/ s'occuper à des futilités à des broutilles. Mange des bouts des dents quelque nourriture (Col, Fès)  
 /təftəf/ donner un petit quelque chose (Cas)  
 /tfitifa/ un petit quelque chose (Cas)  
 /taffəh/ de minime importance (Col, Fès)

**b) f+t**

/fərtət/ émietter le pain, diviser le pain en menu fragments (Col, Cas, Fès)  
 /ftiita/ un tout petit peu, un brin, un soupçon (Col, Casa, Fès)  
 /fərtita/ ,/fərtuta/ quantité très minime, bribe, miette de pain (Col, Casa, Fès)

Nous constatons que les réalisations de cet étymon varient selon les régions. On accepte plutôt celles-ci à Fès et celles-là à Casablanca ou ailleurs , mais toutes renvoient à la même signification.

€ /t,m/ « **idée de fin , d'achèvement** »

**a) t+m**

/təmm/ achever, terminer ,finir (Col,Cas,Fès)  
 /təmməm/ achever, terminer (idem)  
 /ttəm/ /ntəmm/ être terminé (idem)  
 /tmām/ fin, terme, dernier jour du mois (idem)

**b) m+t**

/mat/ se terminer , mourir (idem)  
 /muwwət/ faire périr, faire disparaître » (idem)

Nous pouvons constater ici que les réalisations ci-dessus présentent soit une gémination de la consonne /m/ soit l'apparition du glide /w/.

€ /ž h/ « **idée de discuter** »

**a) ž+h**

/žhad/ nier avec mauvaise foi, refuser de se rendre à l'évidence, pinailler  
 /žaḥad/ discuter âprement  
 /tžahad/ discuter avec acharnement  
 /žhad/ obstination à ne pas admettre l'évidence

**b) h+ž**

/ḥāžəž/ argumenter, discuter âprement avec  
 /tḥəžžəž/ prétexter  
 /ḥuža/ argument, preuve  
 /ḥārəž/ argumenter âprement avec Y (Colin et Fès)

Ces réalisations sont attestées par les locuteurs de Casa de Fès et dans le Colin sauf pour le dernier cas qui est attesté uniquement à Fès et dans le Colin. Nous pouvons constater que le /d/ est incrémenté en final dans les quatre premiers cas, tandis que le /r / est inséré entre les deux éléments de l'étymon en ce qui concerne le dernier cas .

- € /ž, ʻ/ « idée de dégager de la poussière »

a) ž+ʻ

/žəʻžəʻ/ dégager des tourbillons de fumée (attesté uniquement dans Colin)

b) ʻ+ž

/ʻəžʻəž/ dégager des tourbillons de fumées (Cas, F, Col)

/ʻžəž/ fumée, poussière (idem)

/ʻəžəž/ moissonner quand le terre est sèche (Oulad Tayma)

La réalisation /žəʻžəʻ/ n'est plus attestée aujourd'hui . Les locuteurs l'acceptent mais ne l'emploient plus.

- € /ž, g/ ou /ž, q/ « idée d'attroupement »

a) g ou q +ž

/gəžž/ se poser en essaim (Col, Cas, Fès, Tayma)

/gəžžəž/ attrouper (les mouches) (idem)

/mgəžgəž/ presser en foule (idem)

/əl guž/ groupe de personnes peu fréquentables (Tayma)

/qəžəž/ se poser en essaim sur. (Col, Cas, Fès, Tayma)

/mqəžžəž/ attroupe, rassemblé (idem)

/əl qəž/ groupe de personnes (Tayma)

débarras (Cas)

b) ž+ q ou g

/žuwwəq/ attroupe autour de. (Col, Cas, Fès, Tayma)

/žžuqa/ attroupement humain (idem)

/žəq/ orchestre de musique (idem)

/žəqa/ attroupement, cercle de curieux. (idem)

/žqulla/ attroupement de personnes (Cas)

Nous avons des réalisations de l'étymon soit avec le phonème /g/ ou /q/. Nous considérons que le trait [+ ou – voisé] qui distinguent ces deux phonèmes ne gêne pas l'analyse. D'autant que nous retrouvons ces deux éléments en concurrence dans d'autres cas comme /qal/, /gal/ « dire »

- € /h, š/ « idée de bourrer »

a) h+š

/hša/ faire entrer, introduire en bourrant, en pressant (Col, Cas, Fès, Tayma)

/hāšša/ introduire y en forçant (idem)

/hšo/ toute matière qui sert à rembourrer, à bourrer (idem)

b) š+h

/šhan/ remplir complètement, bourrer (idem)

/məšhun/ chargé à l'excès, bourré de ... (au sens figuré aussi) (idem)

On observe une variante avec le phonème /h/ (/hša/).

- € /h š/ « idée de bruit »

a) h+š

/həšhəš/ faire entendre un bruit de froissement, de crissement. (Col, Cas Fès, Tayma)

/həšhāš/ hochet (idem)

b) š+h

/šəhšəh/ fracasser, briser en mille morceaux (idem)

/šhər/ ronfler (idem)

/ššhir/ ronflement (idem)

/šdəḥ/ briser, fracasser (idem)

Nous reconnaissons ici une relation mimophonique entre l'étymon et la charge sémantique à laquelle il renvoie. /r/ et /d/ sont des incréments pour la formation de l'étymon dans les deux derniers exemples.

- ∈ /d,g/ ou /d,q/ « piétiner, écraser, hacher »

**a) d+g ou q**

/dəg/ ou /dəq/ pilonner, concasser, pulvériser, hacher menu (viande), marteler pour tasser.

/dəgdəg/ piétiner, écraser avec ses pieds, briser, couper en petits morceaux.

/mdəgdəg/ courbaturé, éreinté, meurtri, qui a les os comme brisés.

/dərdəg/ /dərdək/ (Cas) frapper frénétiquement du pied, piétiner

/dəqqəq/ rendre menu

/mdəqdəq/ légèrement écrasé.

/mqədda/ couperet de boucher pour faire la kefta (viande hâchée)

**b) g ou q+d**

/gəddəd/ , /kəddəd/ (Tayma, Cas) mordiller, écraser avec les dents.

/gəddid/ viande de conserve, coupée en lanières et salée

/tqəddəd/ être mis en lanières (viande pour être conserver)

Dans tout ce paradigme le sens mis en relation avec l'étymon ∈ /d,g/ ou /d,q/ est celui de « piétiner, écraser, hacher » aussi bien au sens propre du terme que dans son sens figuré.

Dans /dərdəg/ il y a incrémentation du /r/ en médiane.

Toutes ces réalisations sont attestées par des locuteurs de Casa, Fès, Oulad Tayma et dans le dictionnaire Colin .

Les locuteurs marocains, à partir de ces indications trouveront d'autres faits. En somme, la réversibilité, ou plutôt le non ordonnancement se manifeste toujours, pourvu que l'on veuille bien ouvrir ses yeux ou ses oreilles ou les deux pour s'en apercevoir.

=====fin de l'intermède sur le non ordonnancement dans les parlers marocains=====

Revenons à la matrice dont l'invariant notionel est le « resserrement » et étudions-la en hébreu

## 2.2 Les données de l'hébreu<sup>5</sup>

Dans la collecte des exemples et dans l'architecture de leurs réseaux sémantiques, l'accent sera mis sur les aspects relevant de l'identité, de la ressemblance, de la similarité, de la relation logique (par exemple, de cause à effet), du contraste ou de la contiguïté des formes lexicales.

<sup>5</sup> Ces données proviennent du dictionnaire Sander et Trenal (1859) ; certes, d'autres dictionnaires de l'hébreu biblique ont été réalisés depuis, mais celui-ci offre l'avantage d'être contemporain du Kazimirski (1860) qui est une référence incontournable en arabe.

### 2.2.1 Substance phonétique

Rappelons que cette matrice repose sur la combinaison binaire {[labial], [pharyngal]}. En hébreu, les labiales sont au nombre de trois : *b*, *p*, *m* (+ *w*) et les segments qui comportent le trait [pharyngal] sont au nombre de huit (ce que l'on appelle couramment les gutturales et les emphatiques). Ce qui apparaît dans

le tableau 2<sup>6</sup> :

	m	b	p	t	d	s	z	š	š	ṭ	Ṣ	l	n	r	k	g	q	ḥ	‘	’	h
[±cons]	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
[±sonant]	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	-	-	-	-	+	(+)	(+)
[±apprx.]	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	+	-	-	-	+	+	+	+
[±voix]	(+)	+	-	-	+	-	+	-	-	-	-	(+)	(+)	(+)	-	+	-	-	+	-	-
[±continu]	-	-	-	-	-	+	+	+	+	-	+	-	-	+	-	-	-	+	+	-	+
[labial]	+	+	+																		
[coronal]				+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+							
[dorsal]										+	+			(+)	+	+	+				
[pharyngal]										+	+			(+)		+	+	+	+	+	+
[±antérieur]				+	+	+	+	-	+	+	+	+	+	+							
[±distribué]				-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-							
[±strident]	(-)	(-)	(-)	-	-	+	+	+	+	-	+	-	-	-	(-)	(-)	(-)	+	-	(-)	(-)
[±latéral]				-	-	-	-	-	+	-	-	+	-	-							
[±nasal]	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	(-)	(-)

### 2.2.2 Organisation du champ conceptuel

Le champ associatif correspond au développement de deux scénarios qui se trouvent en rapport énantiosémique : l'invariant notionnel, qui correspond au sème lexicogénique à partir duquel les objets sont nommés renvoie au cinétisme d'une constriction qui, selon le profil de l'entité à désigner, dessine un mouvement de *resserrement* et de *desserrement*.

#### I. Le premier scénario met en jeu le mouvement de « resserrement » :

1. L'acte même : « lier »

*ḥābar Pi.*<sup>7</sup> : joindre, lier, associer.

*‘āmar Pi.* : lier (des gerbes).

*’ālam Pi.* : 1. lier.

*ḥābaš* : 1. lier, fixer, attacher ; tourner ; panser, guérir.

2. dompter, régner.

3. seller.

*ḥābal* : 1. tordre, tordre des cordes.

2. lier ; forcer par des gages.

<sup>6</sup> Sous-ensemble du tableau 1.

<sup>7</sup> Nous gardons les abréviations de Sander et Trelen (1859) pour désigner les formes verbales de l'hébreu : *Kal*, *Pi.* = *piel*, *Pou.* = *poual*, *Niph.* = *niphal*, *Hithp.* = *hithpael*.

**ṣâmad** : lier. Kal. inusité.

**ṣâmad Niph.**: s'attacher.

2. Cette chaîne présente l'objet avec lequel on attache qqch., qui est censé unir qqch. à qqch. d'autre, voire le point de jonction :

**məḥabbərot** : ce qui lie, joint.

**'ābot** : 1. objet entrelacé, tresse, cordon, chaîne, lien.  
2. branche touffue d'un arbre.

**ṣammîm** : ce qui est natté, tressé ; le filet, piège ; ou celui qui tend la piège, le malfaiteur, le brigand ; -selon d'autres ce qui est altéré .

**pah** : 1. filet, piège.

**ḥomer** : 1. argile, ciment, boue.

**ḥoberet** : jonction, assemblage, attache.

**maḥberet** : jonction, le point qui joint, lie, une chose à l'autre.

**ḥibbel** : mât.

2.1 Tout objet qui s'attache : « ceinture, bracelet », etc.

**ḥēšeb** : ceinture faisant partie de l'ornement du grand père.

**ṣâmîd** : 1. bracelet (qui est attaché au bras).  
2. couvercle attaché au vase.

3. Diverses modalités de « lier », dans un contexte spécifié :

**ḥābaq** : entrelacer, embrasser.

**'ābat Pi.** : tresser, tordre.

**šabaš Pi.** : façonner, broder en forme de rets.

**mûš** : presser, arracher ; opprimer.

4. L'acte peut s'appliquer à différents points-cible :

4.1 – individus :

**sāpah** : associer, attacher.

**sāpah Pou.** : s'assembler.

**ḥābar** : 1. être lié, attaché ; s'assembler.  
2. conjurer les esprits, enchanter.

**ḥebrâh** : société ; liaison.

**ṭāpal** : attacher, imputer, ajouter.

**sāpah Pou.** : s'assembler.

**ḥābar Hithp.**: s'associer, faire alliance.

**ḥēbel** : 1. corde, câble.  
2. cordeau.  
3. chaîne, piège.  
4. troupe.

**ṣābâ'** : 1. armée, exercice.  
2. temps de service, guerre, combat.

*ṣâbâh* : 1. s'assembler pour combattre.

4.2 Objets constitués de plusieurs parties et formant un tout, un ensemble :

*ḥomer* : tas, amas.

*‘omer* : gerbe.

5. Le résultat de l'acte de « lier / attacher » :

*mâna‘* : arrêter, retenir, empêcher ; refuser.

*ḥâsam* : fermer, boucler ; lier ; arrêter.

*ṣâpad* : être attaché.

5.1 Cette chaîne précise la modalité de 5. : « piéger », « rendre captif »

*‘ârâb* : dresser un piège, guetter, se mettre en embuscade.

*‘orâb* : piège.

*‘âbar Pi.* : 1. faire passer le verrou dans le crampon, verrouiller.

**II. Le deuxième scénario**, parallèle, se développe autour du mouvement dans le sens inverse par rapport à I., le **desserrement - relâchement**. En effet, il s'agit du même acte mais dont l'angle de dénomination diffère en ce que c'est le geste contraire qui est focalisé :

*‘âzâb* : 1. relâcher (des liens), délier.

2. abandonner, délaisser, quitter.

*ḥâpaš Kal* inusité : être débarrassé des chaînes, être libre<sup>8</sup>.

*ḥâpaš Pou.* : être affranchi.

*ḥopšî* : libre, affranchi.

*pâṣa‘* : 2. ouvrir les chaînes, délivrer.

*pâṣâh* : fendre, ouvrir largement.

Ces deux sens contraires s'expliquent toujours par l'angle du regard porté sur l'objet à désigner : pour le sens 1, l'acte de « lier » est rendu phonétiquement par une séquence qui traduit sa projection analogique sur la cavité pharyngale. L'acte de « délivrer (des liens) » est nommé, conceptuellement, par rapport à un geste qui précède celui de « lier » qui, en quelque sorte, en est la *cause*. Il est rendu phonétiquement par un même flux phonatoire, comme suite à une sorte de « rémanence » : l'acte *délivrer* rappelle l'acte *lier*. Observons au passage que nous tenons ici une des clefs qui permettent de faire de l'énantiosémie un phénomène purement linguistique, banal.

On peut qualifier cette matrice de *cinétique* ; qui est un aspect de la mimophonie. Nous entendons par mimophonie, comme je l'ai déjà dit, mais cela ne coûte rien de répéter, qu'il existe entre la matière phonétique de la matrice et

<sup>8</sup> On se rappellera la question posée dans l'introduction...

son invariant notionnel une analogie. Comme disait Guiraud (1967), les bases physiologiques de cette analogie sont de trois types : *acoustique, là où les sons reproduisent un bruit ; cinétique, là où l'articulation reproduit un mouvement ; visuelle, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée ; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques* (p. 125). Quand nous faisons apparaître le caractère mimophonique d'un étymon, nous faisons apparaître, *ipso facto*, le caractère motivé de la relation entre le son et le sens. Pour les matrices de dénomination cinétiques, c'est le mouvement des objets (qui les accompagne ou caractérise) qui définit la nomination des référents dans ce cas. Ce mouvement est projeté sur certaines parties de l'appareil phonatoire, entraînant un cinétisme spécifié au niveau des articulateurs.

### Résumons :

#### La matrice $\mu$ {[+labial], [+pharyngal]}

Cinétisme : l'acte de « serrer » « lier », se traduisant par une constriction au niveau de la cavité pharyngale.

Concepts génériques développés par cette matrice: « serrer », « lien / lier », « étrangler ».

Pour un linguiste qui considère la langue comme une pure forme, le fait qu'il y ait dans tous les mots cités dans cette présentation un segment comportant le trait pharyngal est un pur hasard ; pour lui, on pourrait aussi bien dire *las* ou *mas*.

Pour un linguiste qui admet le caractère explicatoire de la mimophonie, il n'y a là rien qui relève du hasard, tous ces mots comportent le trait pharyngal, à savoir que lors de leur articulation, se produit une contraction du pharynx et qu'il y a bien un lien entre la réalité articulatoire : contraction et le sens générique : « serrer ».

Le lexique de l'arabe et de l'hébreu s'organise donc en trois niveaux :

1. **matrice** : ( $\mu$ ) *combinaison*, non ordonnée linéairement, d'une paire de *vecteurs de traits phonétiques*, au titre de pré-signe ou macro-signe linguistique, liée à une notion générique. C'est le niveau où la « signification primordiale » n'est pas liée au son, au phonème, mais au trait phonétique, qui, en tant que matériau nécessaire à la constitution du signe linguistique, forme « palpable », n'est pas manœuvrable sans addition de matière phonétique supplémentaire. Les sons y apparaissent au titre de traducteurs d'une articulation qui évoque un signifié.

En d'autres termes, la matrice est un niveau où le sens n'est pas encore spécifié : il reste de l'ordre de *la notion générale de...*, *l'idée générale de...*. Dans le cas de la matrice {[labial], [pharyngal]} exemplifiée ci-dessus, le champ conceptuel développé autour de cette matrice comportera tous les noms d'action,

d'objets, etc., *nommables* en vertu du cinétisme de contraction, resserrement qui les caractérise, ou en vertu du fait que tel ou tel objet participe d'une manière ou d'une autre à ce cinétisme.

Le concept de « matrice » repose sur une observation somme toute banale : les mots qui ont quelque caractère formel commun ont en commun une certaine parenté sémantique, et inversement. Il implique l'existence de *paradigmes d'étymons* (reclassement sémantique formel), intégrés dans des *champs lexicaux, conceptuels* (reclassement sémantique conceptuel), définis par la relation existant entre le signifiant et le signifié des formes lexicales.

2. étymon : (€) *combinaison*, non ordonnée linéairement, *de phonèmes* comportant ces traits et développant cette notion générique.

3. radical : (R) étymon développé par diffusion de la dernière consonne, préfixation ou incrémentation (à l'initiale, à l'interne et à la finale) et comportant au moins une voyelle, et développant l'invariant notionnel matriciel / étymonial.

Cette organisation prend en charge des régularités sémantiques et phonétiques existant entre les mots (polysémie, homonymie, énantiosémie, etc.) non expliquées, ni même détectées jusqu'à présent.

### 3. Etude de deux matrices

Pour continuer de montrer que le recours aux traits dans la constitution des matrices permet de rendre compte des relations phono-sémantiques que manifeste le lexique de l'arabe, et continuer de voir comment s'organise la relation entre le son, le sens et le monde, on va procéder à l'analyse sommaire de deux autres matrices.

A

$\mu$ {	[+consonantique],	[+consonantique]
	[labial]	[-voisé] }
	[-nasal]	[+continu]

autrement dit *b* et *f* combinés avec une fricative sourde.

Cette combinaison traduit un flux sonore correspondant à l'émission d'un courant d'air sans vibrations laryngales. L'invariant notionnel du champ conceptuel dessiné autour des formes lexicales caractérisées par cette structure morphosémantique (Guiraud, 1967) pourrait être :

- mouvement de l'air : vent, souffle
- expulsion de l'air chez l'homme ou l'animal
> <sup>9</sup> conséquences (odeurs diverses)

<sup>9</sup> Ce signe indique qu'il existe une relation sémantique, ici cause>conséquence.

Comme cela apparaît dans la liste suivante :

∈**ft**

*nafata* : « exhaler »

∈**fh**

*fahḥa* : « Siffler (serpent); siffler (orage) »

*nafaha* : « Souffler (vent), se répandre (parfum) »

*fâḥa/fawaḥa/* : « Répandre son parfum ; sentir bon ou mauvais »

∈**fh**

*nafaha* : « Souffler avec la bouche ; remplir de gaz (balon) »

∈**fs**

*fasâ/fasawa/* : « Lâcher un vent (qu'on n'entend pas) »

*nafasun* : « Respiration, haleine, souffle, bouffée »

*nafsun* : « Ame, principe vital »

∈**fṣ**

*ṣafara* : « Siffler »

Avec l'autre labiale, le *b* :

∈**bḥ**

*bahḥa* : « Etre rauque (voix) »

∈**bh**

*bahḥa* : « Ronfler en dormant »

*bahara* : « Laisser sortir la vapeur (marmite), s'évaporer, parfumer à l'encens »

*buhârun* : « Vapeur »

On peut constater dans tous les cas la présence d'une consonne labiale et d'une fricative non voisée, quel que soit son point d'articulation, corrélée à la présence de l'invariant notionnel décrit plus haut. D'autre part, ce paradigme fait apparaître une autre propriété dont nous avons déjà parlé : le caractère mimophonique des étymons.

Quand on fait apparaître le caractère mimophonique d'un étymon, on fait apparaître, *ipso facto*, le caractère motivé de la relation entre le son et le sens, avons nous dit. En d'autres termes, si *fah*, *fah*, *fas* expriment les diverses expirations, c'est parce qu'en les prononçant, je souffle. Ici, la relation mimophonique est facile à saisir.

Les acceptions abstraites se dégagent des concrètes par des procédés repérés depuis longtemps dans d'autres langues et que tout le monde accepte sans broncher. On a vu qu'à partir du « souffle » (concret) se dégage le sens d'« âme ». Il en va de même en latin<sup>10</sup> où *spiritus* passe de « souffle de l'air, air », à

<sup>10</sup> C'est à dessein qu'on se limite au Gaffiot que chacun peut consulter.

« respiration, inspiration, sentiment, esprit, âme ». De même, on a vu comment passer de « lier » à « empêcher » et à « s'abstenir ». On constatera en latin une dérive analogue pour *obligo* entre 1. « attacher à, contre », « fermer d'un lien » et 2. [fig] « lier, engager, obliger »<sup>11</sup>.

## B

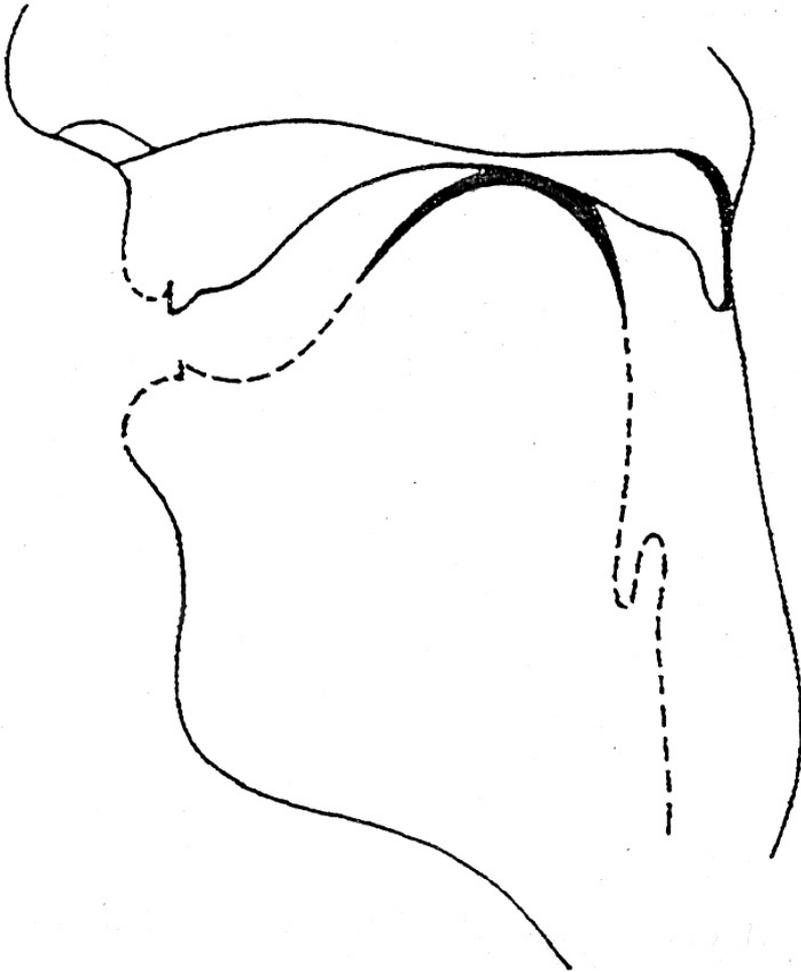
**μ** {[labial], [dorsal]}  
[ -son]

L'étude de cette matrice est assez avancée (voir Serhane, 2003 et Bohas et Serhane, 2003), c'est pourquoi il est déjà possible d'en donner une esquisse assez détaillée. L'invariant générique de son champ conceptuel est simplement mimophonique et consiste en **la forme  $\cap$  disposée de diverses manières**, ce que Nicolai (1982 et 1987) a appelé **la courbure**.

On entend par « mimophonique », comme cela a été dit précédemment, qu'il existe entre la matière phonétique de la matrice et l'objet du signe linguistique, l'objet ou l'état du monde réel dont le signe tient lieu (vu que l'objet/référent peut être concret ou abstrait) une analogie. La mimophonie de cette matrice résulte du couplage de deux propriétés articulatoires, l'une externe et l'autre interne. L'externe est l'arrondi visible de la position des muscles buccaux lors de l'articulation des phonèmes disposant du trait [labial] ; l'interne tient à la forme même que prend la langue lors de l'articulation d'une dorsale comme *k* et *q*. Le schéma suivant, extrait de Ladefoged (1975 : 50) est particulièrement éloquent :

---

<sup>11</sup> Pour une étude approfondie et anti-métaphorique, v. Nyckees (1998 : 148 et suiv.).



Ici encore, le fait que le *j* manifeste les propriétés sémiques de *q* et *k* confirme qu'il est bien, dans le lexique, une dorsale, à savoir un *g*, comme le prononcent les Cairotes.

Comme on peut le remarquer dans le tableau des traits, [dorsal] n'inclut pas seulement *k*, *q* et *g* ; les emphatiques comportent elles aussi le trait [dorsal], et si cette théorie est fondée, on doit donc retrouver dans la combinaison des labiales et des emphatiques les mêmes sèmes que dans celle des labiales et des dorsales, puisqu'elles peuvent toutes les deux être des réalisations de la matrice {[labial], [dorsal]}. C'est bien le cas, comme je l'ai montré ailleurs (Bohas 2000), et c'est donc simplement pour abréger que je me restreins ici aux mots impliquant *q*, *k* et *g*. D'autre part, pour que l'on ne me dise pas que je travaille sur un niveau de langue archaïque, tous les exemples que je cite dans l'étude de ces deux matrices sont dans le dictionnaire d'arabe moderne de H. Wehr, ce qui constitue un sous-ensemble des données de l'arabe classique collectées dans le Kazimirski que l'on trouve dans Bohas 2000, mais, comme on pourra le constater, que l'on travaille sur un gros tas de données ou sur un petit, on s'aperçoit vite que l'organisation est la même, comme on pouvait s'y attendre, du reste.

## L'organisation sémantique

### B.1. Forme $\cap$ : convexe

#### B.1.1 Parties du corps : seins, fesses, ventre, bosse, tête, talon

- 'aqibun* : « Talon »  
*ku'bun* : « Mamelle (de la femme) » (on reviendra sur cet exemple)  
*ka'aba* : « Avoir les deux mamelles déjà développées et arrondies »  
*rukba* : « Genou » (on reviendra sur cet exemple)  
*falaka* : « Etre arrondi, rond (se dit des mamelles) ; avoir le sein déjà arrondi, les deux mamelles développées (se dit d'une fille) »  
*mufallik* : "Fille qui a des seins ronds"  
*kafalun* : « Derrière, fesse, croupe »  
*qihfun* : « Crâne »

#### B.1.2. Enfler, gonfler grossir

La relation avec B.1. est facile à établir : Quand une partie du corps enfle ou grossit, elle dessine la forme  $\cap$ .

- qabqaba* : « Enfler »  
*'abjar* : « Corpulent, obèse »

#### B.1.3. La forme $\cap$ dans le relief et la construction : tas, tertre, colline, montagne, coupole, voûte

- jabalun* : « Montagne, mont ; monts, chaînes de montagnes »  
*nabkatun, nabakatun* : « Colline qui se termine en pic ; en gén. colline »  
*mankibun* : « Elévation de terrain »  
*qubbatun* : « Coupole, voûte ; édifice construit en voûte ;  
*qabâ /qabawa/* : « Voûter, cambrer, donner la forme d'une coupole »  
*qabwun* : « Voûte »  
*najafun* : « Dune; tertre, monticule »

#### B.1.4. Courber (éventuellement : dessiner [avec son corps] cette forme $\cap$ ) : infirmités impliquant cette forme : être voûté, tordu, plié, ou l'inverse : cambré ( $\cup$ ) (convexité/concavité)

- jabâ /jabaya/* F. II : « Se jeter la face contre terre, se prosterner en appuyant les mains contre la terre (en priant) »  
*qabâ / w/* : « Courber, ployer »  
*'aqafa* : « Courber, plier, cambrer »  
*'a'qafu* : « Courbé, plié, cambré ; contourné, tortu »  
*ma'qûfun* : « Courbé, voûté (vieillard) »

### B.2. Forme $\cup$ : concave

**La courbure est maintenant inversée et l'on obtient la forme  $\cup$  qui apparaît dans : creux, puits, fosse, vallée, et dans les ustensiles : sac, panier, outre, comme on va le montrer en détail.**

### **B.2.1. Creux dans la nature (vallée, puits)**

- jubbun* : « Puits ; citerne »  
*jawbatun* : « Trou »  
*jâbiyatun* : « Bassin »  
*birkatun* : « Etang »  
*waqbun* : « Creux, cavité »  
*qalîbun* ; pl. *qulbun* : « Puits »  
*qâba /qawaba/* : « Creuser (la terre) »  
*qabara* : « Enterrer, ensevelir ; creuser, faire un tombeau à quelqu'un »  
*qabrun* : « Tombeau, tombe, sépulcre »  
*jâfa /jawafa/* F.II : « Rendre creux en dedans ; rendre concave »  
*jawfun* : « Creux, cavité ; intérieur (ex. de la maison) »  
*jufratun* : « Trou »  
*'ajwafu* : « Creux, concave vide »  
*kabâ* : « Vider un bateau » (noter cette relation entre creux et vide)

### **B.2.2. Objets creux (sacs, récipients)**

- jirâbun* : « Sac en cuir, sac de berger, sac de voyage ; besace »  
*qirbatun* : « Grande outre »  
*qâlabun* : « Moule dans lequel on verse l'airain fondu »

### **B.2.3. Cavité du corps**

- jawfun* : « Ventre »  
*jirâbun* : « Scrotum »  
*waqbun* : « Cavité de l'oeil, orbite »  
*faqhatun* : « Anus »

### **B.2.4. Forme $\cup$ orientée $\supset$ : trou, caverne**

- naqaba* : « Percer un mur, y faire un trou »  
*naqbun* : « Trou percé dans un mur, excavation »  
*tanqîb* : « Le fait de creuser, de la, approfondir, enquêter »  
*waqaba* : « être enfoncé dans son orbite (se dit des yeux) »  
*waqbatun* : « Trou »  
*kahfun* : « Grotte, caverne »  
*nafaqun* : « Tunnel »  
*faqara* : « Percer un trou »

## **B.3. Extensions sémantiques**

### **B.3.1. Ouvrir la main, la bouche (dessiner un $\cup$ ou un $\subset$ )**

*fakka* : « Ouvrir (la main pour laisser tomber ce qu'on y tenait) »  
*kaffun* : « Paume de la main, creux formé par la paume de la main »

### **B.3.2. Si l'on ne considère que les deux extrémités de la courbure, se dégage la notion d'écart et d'ouverture**

*fajā / w /* : « Ouvrir (la porte) »  
*fajwatun*, pl. *fajawâtun* : « Interstice, espace entre deux choses ; cour, espace entre les murailles d'une maison »  
*fajja* : « Marcher les jambes écartées »  
*faraja* : « Ouvrir, entrouvrir (une porte) »  
*farjun* : « Ouverture, sexe de femme »

### **B.3.3. De l'écart, on passe à s'écarter du droit chemin, biaiser<sup>12</sup>**

*nakaba* : « Dévier, s'écarter du chemin »  
 F.V : « Biaiser, s'écarter de la ligne droite »  
*janaf* F.VI : « S'écarter, dévier de la voie droite »

## **B.4. Synthèse $1 \cap \cup = \oplus$ : rond, boule, cercle**

### **B.4.1. Membres du corps ronds ou cylindriques et habits qui entourent une partie du corps > entourer**

*jabara* : « Panser, bander et remettre (un os) »  
*ḥaqabun* : « Ceinture ornée »  
*ḥiqâbun* : « Ceinture de femme enrichie d'ornements »  
*kafana* : « Envelopper (le mort) dans un linceul »  
*faqaratun* : « Vertèbre »

### **B.4.2. Objets circulaires ou cylindriques, boules**

*quffun* : « Pannier ou bateau rond »  
*kabba* F. II: « Pelotonner, mettre en forme de boulettes, des boules »  
*kubbatun* : « Peloton ; grosse boule ; boulette »  
*falakun* : « Globe, tout corps globuleux, sphérique ; sphère céleste, ciel, corps céleste »

### **B.4.3. Rond, cercle, roue, couronne (de là : entourer, encercler)**

*bakratun* : « Poulie ; roue de chariot ; roue d'une machine à irrigation »  
*qanbun* : « Calice d'une fleur »  
*kaffa* F. X : « Entourer quelque chose, faire un cercle autour pour voir ou examiner quelque chose ; se rouler en spirale (se dit d'un serpent) »

<sup>12</sup>Comme en français : faire un écart : dévier du droit chemin physiquement ou moralement.

- kaffatun* : « Plateau de la balance »  
*kifâfun* : « Bordure »  
*kafa'a* : « Tourner autour »  
*kanafa* : « Entourer d'une haie, d'une clôture (une maison) »  
 F. VIII : « Entourer, cerner de tous côtés »  
*mukannafun* : « Entouré, clos de tous côtés »

### **B.5. Synthèse 2 : $\cup \cap$ l'entrelacement, le tissage, la torsion et fabrication de cordes sont une autre forme de synthèse des deux courbures**

- ḥabaka* : « Tisser »  
*ḥabkatun* : « Tissage »

## **4. Conclusion**

On peut constater que les implications de ces analyses remettent en cause la conception structuraliste du signe linguistique. Toute la linguistique récente, structuralisme, grammaire générative, ainsi que neurosciences cognitives<sup>13</sup>, a repris la position saussurienne concernant le signe linguistique : « Premier principe : l'arbitraire du signe » (Saussure, 1916, éd. 1995 : 100). Dans la reformulation de Benveniste : « Ce qui est arbitraire c'est que tel signe et non tel autre soit appliqué à tel élément de la réalité et non à tel autre ». C'est cette relation entre les deux qui constitue la zone de l'arbitraire.

Toutes les données qui viennent d'être analysées montrent au contraire que le signifiant est motivé, qu'il n'est pas arbitraire par rapport au signifié, et qu'il a une attache avec lui dans la réalité. En d'autres termes, ce n'est pas par hasard que  $\{f, h\}$  suggère l'acte de « souffler », c'est parce qu'en prononçant la séquence de sons *fh* on souffle ; ce n'est pas par hasard que les sens de concave, convexe, rond et entrelacs ont quelque chose à voir avec le trait [dorsal] : c'est justement parce que la langue revêt la forme convexe, réalise la courbure, dans l'articulation de tous ces mots dont les dénominateurs communs, formels et sémantiques, sont sous-tendus par la matrice :

$\mu$  {[labial], [dorsal]}  
 [-son]

qu'ils véhiculent cette notion.

En d'autres termes entre les mots : *ku'b* = « mamelle », *jawf* = « ventre », *kifl* = « fesses », *rukba* = « genou » et la réalité, il a bien un lien mimophonique : l'invariant notionnel : la courbure

<sup>13</sup> Pinker (1994, traduction 1999 : 145) ... « au signe arbitraire de Saussure, qui représente le premier des deux principes du fonctionnement du langage. »

signifié	$\cap$ « <b>courbure</b> »
signifiant	{[labial], [dorsal]} = $\cap$ de la langue [-son] $\oplus$ des lèvres

qui fait le lien entre le signifiant, le signifié et le monde.

Je peux dire la même chose pour la matrice

{[Labial], [pharyngal]}  
[-sonant]

dont l'invariant notionnel est le resserrement : Il est manifeste qu'il y a une relation entre les deux termes : référent et signe linguistique (analysé en signifié et signifiant) que nous pouvons figurer dans le tableau ci dessous :

Référent : tout objet manifestant une contraction
---------------------------------------------------



signifié	<b>resserrement</b>
Signifiant présence du trait [pharyngal], dont l'articulation inclut le <b>resserrement articulaire du pharynx</b>	

Il n'est donc *pas arbitraire que tel signe et non tel autre soit appliqué à tel élément de la réalité et non à tel autre*, dirons-nous pour paraphraser Benvéniste à notre manière, ayant montré que dans les cas étudiés ici, *la forme du mot a un rapport naturel avec son sens* (à savoir son référent) pour paraphraser Martinet à notre manière.

La *mimophonie* (la motivation primaire), comme nous la concevons, est une caractéristique des signes linguistiques qui conservent des propriétés naturellement perceptibles des objets auxquels ils renvoient – s'opposant ainsi à l'arbitraire dans la forme de l'expression. La *démotivation* ne saurait être confondue avec le conventionnel : elle suppose non pas l'absence d'une analogie entre le signe et le référent qu'il désigne, mais, selon nous, purement et simplement, la *perte de la charge mimophonique* du signe, due à des processus de variation / évolution du système linguistique (développements conceptuels,

opérations morphologiques et apophoniques, changements phonétiques, emprunts et calques lexicaux), en mesure d'occulter dans le temps les conditions de son émergence et de diminuer, dans le lexique, sa potentialité expressive, figurative. De là vient que dans nombre de langues, l'usure conduit à bloquer l'analyse en plans MER.

A cet égard, la position de Fonagy (1983 : 167), qui résume les étapes de l'évolution du signe verbal, nous semble suggestive : *Au cours de l'évolution sémiotique, on commence par renoncer à l'acte pour le réduire à sa reproduction gestuelle qui est réduite par la suite au mouvement des organes phonateurs. L'expression articulatoire et sonore, le signifiant qui est lié initialement à l'objet par la ressemblance, se détachent totalement de l'objet dès qu'ils en deviennent le signe arbitraire. La pensée conceptuelle accroît la distance qui nous sépare de l'objet, en intercalant entre le signe et l'objet une représentation. Cette représentation devient à son tour de moins en moins sensuelle, de plus en plus abstraite, donc retirée, détachée (de l'objet).*

Tout cela est en mesure d'expliquer en grande partie pourquoi les signes des langues d'aujourd'hui nous semblent opaques, pourquoi le lien *vocable – réalité* paraît exempt de toute analogie. Cependant, bien que l'évolution phonétique ait pu rendre les formes lexicales, pour une bonne part, méconnaissables et qu'en conséquence leur motivation se soit effacée ou abolie ou déplacée, la mimophonie lexicale en hébreu biblique et en arabe classique est accessible à un niveau de représentation abstraite. Elle reste percevable comme telle *en profondeur*, et non nécessairement consciente ou ressentie en surface. Il faut donc admettre qu'il existe un bloc de langues (nos analyses de l'hébreu et le l'arabe peuvent, semble-t-il, être étendues à d'autres langues « classiques ») dans lesquelles la motivation demeure saisissable et qui remettent donc radicalement en cause la conception conventionnaliste courante.

Si cela est vrai, il faut admettre que les langues ne sont pas égales vis à vis du processus de démotivation : dans certaines il est plus rapide dans d'autres il est plus lent. Pourrait-on trouver une analogie dans un domaine proche ? Il semble que oui et que cette analogie se trouve dans l'évolution des systèmes graphiques. Glassner termine un article paru dans *Science et vie* en 2002 en disant : *Il faut se souvenir, pour finir, que l'écriture n'est pas inventée dans un foyer unique. Outre la mésopotamie méridionale (XXXIVe siècle avant notre ère), trois aires culturelles, au moins, en font l'expérience à tour de rôle : l'Égypte (XXXIIe siècle avant notre ère), la Chine (XIVe siècle avant notre ère) et les Mayas (IIIe siècle de notre ère). Il est remarquable que toutes ces écritures présentent les mêmes caractéristiques : elles sont mixtes et leur signes sont polysémiques.* Glassner entend par mixte que le système est à la fois logographique et phonétique. On peut y ajouter une troisième propriété (au moins pour l'akkadien, l'égyptien et le chinois), la présence de déterminatifs permettant

d'indiquer l'univers matériel ou conceptuel dans lequel se situe le mot qu'ils spécifient. Un signe peut donc avoir trois interprétations. Soit le signe



de l'écriture cunéiforme, il peut être interprété à ces trois niveaux :

Logogramme : *an* = le ciel

Phonogramme : la séquence phonétique [*an*]

Déterminatif : indique que le mot qui suit désigne une divinité (on le prononce alors *DINGIR*).

De plus, certains de ces signes, sinon tous, sont motivés. Considérons par exemple le signe hiéroglyphique



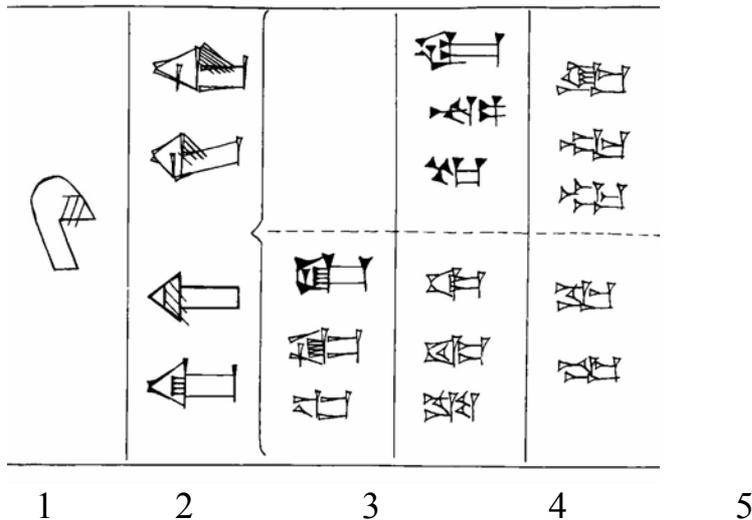
Il se lit [*r*] (phonogramme) et désigne l'ouverture, la bouche : *ra* (logogramme) ; sa forme même est celle d'une bouche : la motivation est claire.

Soit le signe hiéroglyphique



Il se lit [*mwt*] (trigramme) et désigne le vautour ; sa forme est précisément celle du vautour : la motivation est claire. C'est donc que sur les trois millénaires connus d'écriture hiéroglyphique, le *r* et le *mwt* ont gardé leur forme : il n'y a pas eu de démotivation.

Il en va tout autrement pour le signe *ka* en cunéiforme dont l'évolution est retracée dans le tableau suivant :



1 = archaïque etc.

Au niveau archaïque (1), la bouche est clairement désignée par les hachures (*gunu*), en d'autres termes, le signe désigne clairement la bouche qui se dit *ka* et sa valeur est *ka*.

A mesure que le temps passe, la motivation s'estompe (on peut encore la repérer dans (2), le signe, non motivé de (5) désigne autant la bouche : *ka* que la séquence phonétique [*ka*], mais il paraît maintenant tout à fait arbitraire : il n'y a plus aucun lien entre la forme du signe et la bouche. Sur une période de 2000 ans le signe a été complètement démotivé. Le livre de Labat (1948) dont est tiré le tableau ci-dessus (p. 48-49) permet de suivre les étapes de cette évolution.

On conclut donc qu'en hiéroglyphique la démotivation n'a pas été activée pour le *r* tandis qu'en cunéiforme elle a été très efficace pour le *ka*. Les deux systèmes de signes se sont donc comportés de manière très différente vis-à-vis de la motivation. Cela, bien évidemment, ne prouve rien concernant le signe linguistique, c'est simplement une figure qui montre que les divers systèmes de signes peuvent avoir gardé ou perdu la motivation initiale, mais sans oublier que le système graphique est quand même un signe du signe linguistique, et qu'il pourrait peut-être nous donner quelques indications à son sujet. Si les langues ne sont pas identiques vis-à-vis de la démotivation, nous pouvons dire, en plaçant le débat dans la perspective tracée par Fonagy (1993) : appartenant à un système, les signes linguistiques sont conventionnels, mais ces signes peuvent être motivés ou arbitraires, selon les langues. L'arabe est alors une langue où les signes sont maximalelement motivés.

## 5. Ultime conséquence

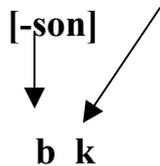
J'insisterai, pour finir, sur une dernière conséquence de l'organisation que je propose, concernant le débat sur l'origine des langues.

A partir du moment où la motivation mimophonique se substitue, au moins partiellement, à l'arbitraire postulé par De Saussure, un grand nombre d'arguments en faveur d'une origine commune des langues tombent. En effet, si la mimophonie motive le lien entre

$\mu$  {[labial], [dorsal]}  
[-son]

et la courbure, elle ne motive pas ce lien en arabe seulement, mais dans bien des langues, sans aucune parenté génétique. Donc, quand Ruhlen (1994) donne BU(N)KA « genou ; courber », comme l'une des 27 racines mondiales qui étayaient l'hypothèse de l'origine unique des langues du monde<sup>14</sup>, j'observe que je retrouve ici des manifestations de la matrice mimophonique

$\mu$  {[labial], [dorsal]}



comme dans *rukba* et *ku'b et kifl*, et que cette mimophonie suffit à justifier qu'elle revête dans toutes ces langues le sens de la courbure : l'hypothèse d'une origine commune n'est alors nullement nécessaire, et si elle n'est pas nécessaire, elle est inutile..

De même que l'être humain a probablement émergé en des lieux différents, ainsi en va-t-il pour le langage. Nul besoin de postuler une langue mère commune. Si la courbure du genou s'exprime par *bk* en arabe, en mongol et en proto-australien, il n'y a pas à poser pour autant que ces langues proviennent d'une langue mère commune. Simplement, la mimophonie, au sens définie au début de cet exposé, suffit à rendre compte de cette relation : simplement, l'articulation de *k* implique la réalisation du schéma de la page 12 où la relation [dorsal]/courbure est explicite.

<sup>14</sup> N.B. Voici quelques exemples donnés par lui :

language	word	meaning
Omoti	<i>boq</i>	<i>knee</i>
Sanskrit	<i>bhugnà</i>	<i>bent</i>
English	<i>bow, elbow</i>	
Old Uighur	<i>bük/bök</i>	<i>To twist</i>
Written Mongolian	<i>böken</i>	<i>hump of a camel</i>
Evenki	<i>buku</i>	<i>bent, crooked</i>
Tobelo	<i>buku</i>	<i>knee</i>
Proto-Algonquian	<i>*wâk</i>	<i>bend</i>
Warrao	<i>oboka</i>	<i>elbow</i>
Sapiboca	<i>embako</i>	<i>elbow</i>

Certes, la théorie des matrices et des étymons, de par ses objectifs et les conclusions qu'elle engendre, s'inscrit dans un débat vieux comme le monde – le langage humain est-il conventionnel ou non ? Mais nul « cratylisme » naïf dans cette démarche : seulement la découverte et la description d'un système où un sémantisme constant et général est articulé autour d'un jeu phonétique simple, tout en procédant sur des données progressivement de plus en plus larges, dans un travail d'une abstraction de plus en plus grande.

## BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BOHAS G., 1997, *Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, Louvain-Paris, Peeters.
- BOHAS, G., 2000, *Matrices et étymons, développements de la théorie*, Lausanne, Editions du Zèbre.
- BOHAS, G., 2002, Du concret à l'abstrait sur les deux rives de la méditerranée, *Langues et Littératures du Monde Arabe*, 3, 85-105.
- BOHAS G., et SERHANE R., 2003, Conséquences lexicales de la décomposition du phonème en traits, dans Angoujard, J.-P. et Wauquier-Gravelines, S., *Phonologie Champs et perspectives*, Lyon, ENS éditions, 131-155.
- DAT, M. 2002, *Matrices et étymons. Mimophonie lexicale en hébreu biblique*, Thèse de doctorat, Lyon, Ecole Normale Supérieure, Lettres et Sciences Humaines.
- FÓNAGY, I., 1993, «Physei/Thesei. L'aspect évolutif d'un débat millénaire », *Faits de Langues* 1, 29-45.
- GAFFIOT F., 1934, *Dictionnaire illustré latin français*, Paris, Hachette.
- GUIRAUD, P., 1967, e<sup>2</sup> 1986 *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot.
- GHAZELI, S. 1977, *Back Consonants and Backing coarticulation in Arabic*, Ph. D. diss. The University of Texas at Austin.
- GLASSNER, J.-J., 2002, Sumer. Voici 5400 ans, l'écriture est inventée, *Science et vie*, 219, 23-31.
- KAZIMIRSKI, A. de Biberstein, 1860, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, Maisonneuve et Cie [rééd. Beyrouth, Librairie du Liban].
- LABAT, 1948, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, Paris, Geuthner.
- LADEFOGED P., 1975, *A Course in Phonetics*, New York, Chicago, San Francisco, Atlanta, Harcourt Brace Jovanovich.
- MARTINET, A., 1993, *Mémoires d'un linguiste*, Paris, Quai Voltaire, Edima.
- NICOLAÏ R. « De l'entrelac à la courbure : emprunt vel genesis », *Comptes rendus du GLECS*, t. XXIV-XXVIII, 1982, p. 241-267.
- R. NICOLAÏ R., « Réflexions comparatives à partir de lexiques négro-africains et chamito-sémitiques : faits et théorie », JUNGRAITHMAYER H. et MULLER W.W. (dir.), *Proceedings of the Fourth International Camito-Semitic Congress*, Amsterdam Philadelphie, J. Benjamins, 1983, p. 47-64.
- NYCKEES V., *La sémantique*, Paris, Belin, 1998.
- PEIRCE, Ch. S., 1978, *Ecrits sur le signe*, Paris : Seuil.
- PINKER S., *L'instinct du langage*, Paris, Editions Odile Jacob, 1999.
- RUHLEN M., *L'origine des langues, sur les traces de la langue mère*, Paris, Belin, 1997.
- SANDER, N. Ph. – TRENEL, I., 1859 [rééd. 1982], *Dictionnaire hébreu-français*, Genève : Slatkine Reprints.

F. DE SAUSSURE, F., *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bailly et A. Séchehaye, 1916, éd. critique préparée par Tulio de Mauro, post face de J.-L. Calvet, 1995, Paris, Payot.

SERHANE R., 2003, Etude détaillée de la matrice {[labial), [dorsal]}, Thèse de doctorat, Paris 8.

WEHR H. (ed. by J. Milton Cowan), 1961, *A Dictionary of Modern Written Arabic*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1961.

